

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 14 août 1889.

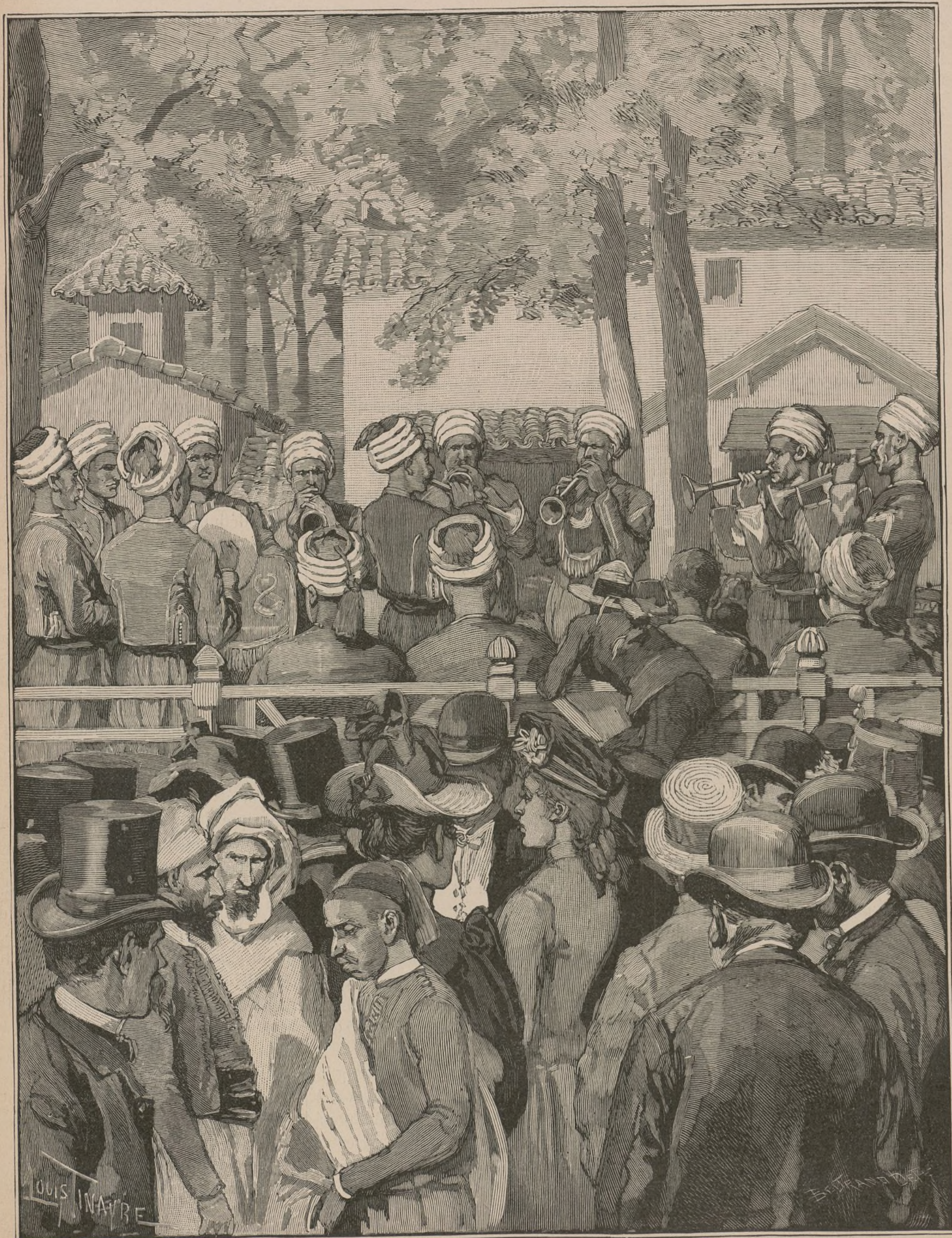
N° 26

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



LA NOUBA DES TIRAILLEURS ALGÉRIENS A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

L'ART A L'EXPOSITION

LES MANUFACTURES NATIONALES

Dans plusieurs des projets que le concours pour l'Exposition Universelle provoqua, les manufactures de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais figuraient dans un pavillon spécial. La commission supérieure ne s'arrêta pas, sagement, à cette exception honorable en soi, mais qui isolait ces produits d'élection de la grande production généralisée. Les manufactures d'État appartiennent à la production nationale, sans exception; elles participent à la vie nationale de la France par les cartons qui sont commandés aux artistes et à des exécutants hors ligne, par les produits destinés non seulement à nos palais républicains et à nos ambassades, mais encore à des amateurs qui ne méprisent nullement la modernité.

Aussi, les manufactures nationales, pour ce qu'elles ont produit depuis 1878, dans les expositions partielles de 1884 et d'Anvers, ont dû prendre leur vraie place dans le Dôme central.

Nos manufactures fournissent au marché de luxe des deux mondes des produits marqués au sceau de l'utilité et de la perfection; à tous les fabricants, elles offrent des modèles et des procédés qu'ils peuvent gratuitement reprendre, grands ou petits, et s'approprier, même sans modification. Mais ces produits, soignés, libéralement livrés et mis dans la consommation après la réserve de ne se point transformer en magasin, correspondent aux besoins instinctifs de notre race en France, sur quelque terre qu'ils soient descendus.

En débouchant des pelouses et des allées, des profils lointains du Trocadéro, des arcades gigantesques de la Tour Eiffel, des poussières irisées des fontaines, des galeries, qui se font face, des Beaux-Arts et de l'Histoire du Travail, on doit se reposer quelques instants sous la voûte, décorée jusqu'à la profusion magique, du Dôme central, et entrer à gauche: c'est là qu'est Sèvres.

Sur la paroi gauche de la salle, au milieu, se dresse une pièce que Sèvres pouvait seule entreprendre et conduire jusqu'au définitif: c'est, en biscuit, un paon modelé par Caïn; l'oiseau, posé sur le rebord d'une vasque, laisse retomber la cascade de ses plumes ocellées; au-dessous, la femelle couve languissamment. Le blanc triomphe; l'effet du modelé blanc est puissant.

Elle vit encore, la tradition, mais elle s'est amortie considérablement déjà. Au sortir du XVIII^e siècle, qui avait tiré

de la pâte tendre des merveilles, de réelles merveilles, Sèvres s'est passionné pour la pâte dure, et, sur cette pâte extrêmement dure, a peint des batailles, des scènes amoureuses, des troubadours sensibles, et même y a copié des tableaux. Presque jusques à nos jours, des frises héroïques ou mythologiques ont défilé sur les panses, où la perspective déformait les êtres humains, les animaux, les constructions. Les décorateurs, aujourd'hui, se sont bornés à des branches légères de lierre ou de vignes vierges, des bouquets semés avec discrétion, des guirlandes que traînent des « amorinos ». Non seulement ces décorateurs sont plus que jamais habiles, mais leur palette s'est enrichie de tons qui sont des régals pour les yeux, et les modelleurs leur fournissent, à l'aide de pâtes nouvelles, des dessous plus perméables et des caprices plus faciles à réaliser en haut relief, des anses plus solides ou plus fouillées. J'ai la mémoire toute garnie d'églantiers doucement fleuris, et de capucines opulentes et veloutées.

Devant les vitrines, en rappelant que le talent de feu Carrier, toujours si souple, s'attardait souvent à des mièvreries, il faut chercher ces essais de la « pâte tendre nouvelle », chauds, nuancés, à l'égal des plus réussies des œuvres des Chinois, avant que l'insurrection des Tai-pings eût démolì les fours, impitoyablement brûlé les registres à recettes, tué tous les ouvriers possesseurs des tours traditionnels de main et des secrets de famille. Les Chinois des grandes époques, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, avaient livré aux mandarins des prodiges d'adresse, de science, de sentiment des formes alliées aux couleurs. Mais ces prodiges étaient rares, et on les recherchait aussi comme des prodiges. Cette « nouvelle porcelaine », qui avait déjà paru en 1884, sous la direction de M. Ch. Lauth, a révélé des rouges, des flammés, des traînées de bleu ou de blanc, dites « coulures », s'affirmant selon des accidents de feu dont on règle, à peu près, l'effet. La cuisson de cette « porcelaine tendre nouvelle » s'arrête à 1,300 degrés environ, et ne volatilise pas les métaux qui disparaissent à la cuisson de 1,500 degrés exigée par la porcelaine dure.

Cette découverte d'une pâte analogue à celle que décorent les Orientaux est une conquête des plus intéressantes pour la céramique de l'avenir. Celle des « céladons » n'est guère moindre. Les céladons (un personnage de l'*Astrée* a baptisé ce verdâtre un peu délavé) s'appliquent sur la « porcelaine nouvelle » et sur la « grosse porcelaine ». L'émail, un peu vitreux, non opaque, est vraiment parfait sur les pièces

de vitrines. La difficulté majeure est d'empêcher que l'émail coule dans les parties creuses et laisse trop blanches les saillies du modelé. M. Dalou avait modelé, à la manufacture, deux vases qui font grand honneur à son talent: une *Ronded'enfants* nus emportant à grand'peine une épaisse guirlande de chêne, et une *Vendange*, où les plans doucement accentués en bas-reliefs se baignent de lumière. Ces vases mesurent plus d'un mètre de hauteur.

En somme, le public afflue dans ce salon modestement arrangé. Il se groupe devant les très grands vases hardiment décoratifs et témoigne sa sympathie, en disant des mots sympathiques. Tout cela va au personnel, au directeur Th. Deck. Tout doit se combiner chez des hommes rompus au goût, à l'étude, à la raison, peintres, modelleurs, sculpteurs, chimistes, chauxfourniers, etc.

La manufacture des mosaïques a été détachée de Sèvres, de laquelle elle dépendait originellement. Elle a pris une existence propre. Les travaux exigent des soins méticuleux, des préparations en place. En ce moment, elle est occupée à l'escalier du Louvre, lequel exigera plusieurs années. M. Gerspach a livré quelques travaux d'élèves qui initient la foule aux méthodes employées pour donner les effets définitifs: une colonne, par exemple, ou une pomme, ne peut point se rendre qu'à l'aide d'une multitude de cubes colorés; il faut les choisir, arrêter par avance des bandes qui se succéderont, créant non seulement les plans, mais aussi les reflets, les coups de lumière, les plans dégradés. C'est le système déduit de la perspective optique, rendu en quelque sorte tangible pour tous les yeux. Il faut enfin que les colorations ne se heurtent pas en employant des surfaces morcelées, et se juxtaposent par les angles, sans que les angles soient cependant visibles dans le mortier.

Le vaste établissement fondé par Louis XIV, où se concentraient aux Gobelins les forces décoratives au profit de la royauté, et que Lebrun a empli de son talent supérieur, a perdu presque toute sa splendeur et son activité; mais il a gardé ses métiers de tapisserie, et il n'a point perdu son prestige sur les imaginations populaires. Notre confrère H. Harvard en a raconté minutieusement l'histoire dans un livre qui prend place dans toutes les bibliothèques d'éducation sérieuse. Il a exposé le récit bien juste des gloires de cette manufacture, qui traverse les temps présents en produisant des pages d'élite, et qui est misérablement rétribuée. Son personnel est composé d'artistes hors ligne, dont quelques-uns sont des maîtres très appréciés dans les

écoles de la Ville. L'un d'eux, que nous aurons à citer, tisse ses propres compositions. Nulle nation n'a tenté de les imiter, tant les difficultés sont nombreuses, l'éducation longue ! La France en recueille beaucoup d'honneur.

Au rez-de-chaussée, du côté qui donne entrée à Sèvres, la grande tapisserie suspendue en largeur a été exécutée d'après M. F. Ehrmann. Elle a pour sujet : *Les Lettres, les Sciences et les Arts*. Elle est destinée à la Bibliothèque nationale, ainsi que la *Filleule des Fées*, qui avait été composée par Mazerolle. La mort toute récente de Mazerolle nous interdit d'appuyer sur des critiques qui seraient sans fruit. Elle manque d'esprit, de clarté et de tournure, tandis que celle de M. Ehrmann est, dans les tons, soutenue, et, dans le dessin, énergique et élégante. Elles se font face entre les deux portes de Sèvres et de Beauvais.

L'une des deux salles qui occupent le haut de l'escalier exhibe la décoration de l'escalier d'honneur du Palais du Sénat : quatre paysages de style : l'*Ara rouge*, d'après M. Alfred de Curzon ; le *Faisan*, d'après M. Lansyer ; le *Chevreuil*, d'après M. Rapin, et les *Cigognes*, d'après M. Paul Colin.

Une grande pièce, exécutée en haute laine dans les ateliers de la Savonnerie, est due à MM. J.-B. Lavastre et Olivier Merson. Elle est destinée à la Bibliothèque nationale. La *Marine*, l'*Industrie*, la *Guerre*, l'*Art* et les *Sciences*, d'après M. Ch. Lameire, avec des médaillons renfermant des scènes allusives, dans un fond rouge vif, iront compléter cette décoration de haut goût.

A propos du « rouge vif » que nous avons noté, et que nous signalons à nos lecteurs, nous ferons remarquer que les colorations actuelles ont complètement mis en fuite les colorations surannées. C'est à M. Chevreul, à son fameux « cercle chromatique », que ces résultats sont dus. Pour ma part, je ne puis qu'admirer les travaux du chimiste et du physiologiste ; mais ils auront, dans l'avenir, dans un avenir assez peu éloigné, des résultats désastreux. La palette des anciens tapissiers, ou, pour se servir d'une expression plus juste, des bobines chargées de laine, ne répondait qu'à des effets très simples : la série très peu étendue des verdure, des ciels, des nuages, des chairs dans l'ombre ou la clarté, des vêtements en rouge, en jaune et en gris, des ors et des argents à la rigueur pour les orfrois. Tout le génie des dessinateurs — et il a été considérable — se contentait de ces éléments primitifs, francs mais peu combinés. La gamme créée par Chevreul est infinie. On veut, on peut traduire les

tableaux les plus compliqués. Il en résulte que les peintres les moins coloristes, tels que J. D. Ingres, ont pu faire décrocher leurs plafonds, par exemple le *Triomphe d'Homère*, et exiger les verts, les roses pâlis, ou les gris les plus orthodoxes. A l'exposition de l'Union centrale, en 1884, l'explosion des mécontentements s'est marquée de toutes parts. Mais, à côté de cette question sérieuse, il en est une autre, non moins capitale : les laines teintées sont fatalement destinées à subir les effets destructeurs de la lumière. Rien ne peut les y soustraire. Les admirables sites que possède le Mobilier national, d'après Lebrun, Mignard, Desportes, Boucher, n'ont résisté que par la simplicité des palettes de ces décorations. M. Alfred Darcel, directeur des Gobelins avant d'être conservateur du Musée de Cluny, a pu se convaincre de l'altération des types les plus accentués : il a organisé, ces jours derniers, une exhibition d'objets du mobilier ecclésiastique, dans la partie gauche du Trocadéro ; il avait reçu d'une église bienveillante des tapisseries du xv^e siècle ; il les jugea si altérées, si effacées à l'endroit, qu'il les dut suspendre à l'envers ! *Sic transit gloria mundi !*

Citons, pour être complet et pour insister sur des œuvres bien combinées, le *Manuscrit* et l'*Imprimerie*, d'après M. Hermann ; les *Digitales* sont d'après M. Desgoffes ; le *Héron*, d'après M. Belle ; la *Statue*, d'après M. Paul Flandrin ; l'*Ibis*, d'après M. Maloizel.

La décoration du salon d'Apollon du palais de l'Élysée a été confiée à M. Galland. Seize panneaux, en hauteur ou en largeur, témoignent de l'ingéniosité, de la science, du goût délicat de ce maître. M. Galland occupe une place considérable parmi les décorateurs de ce temps. Parfois des amateurs étrangers viennent frapper à la porte de son atelier, si bien connu. C'est un honneur pour notre pays que d'avoir ainsi des maîtres recherchés dans les deux hémisphères. L'École française ne suffit point à remplir les musées, les cabinets de peintures, de sculptures, de gravures, elle fournit aussi des émaux, des plafonds, des meubles incomparables, et des ouvriers, hélas ! comme on le vit au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes.

Je n'ai plus qu'à citer quelques travaux des élèves des manufactures dignes d'intérêt.

A Beauvais, on produit surtout des applications prévues, des panneaux ou des meubles, canapés, fauteuils, écrans, etc. Je vois deux panneaux fort amusants, d'après Philippe Rousseau, entre autres les *Hérons*, qui firent grand bruit.

Sur les montants d'un portique, ouvrant

sur la grande Galerie des Machines, M. Gerspach a fait placer la *Mosaïque* et la *Tapisserie*, exécutées brillamment d'après M. Olivier Merson.

C'est le journal, ce sont les revues, qui, plus encore que les livres d'autrefois, ont créé ce mouvement multiple dans toutes les classes, parmi toutes les fortunes. Chacun s'apprend à raisonner les événements les plus divers, et à ne point obéir à des injonctions. Le mouvement d'art qui agite toutes les nations, dans la peinture, dans la sculpture, dans la médaille, etc., est encore confus, mais il prépare des manifestations fructueuses et nombreuses. Les manufactures d'État, quoiqu'elles soient en principe prudentes et conservatrices, ont dû obéir à ces éveils de voix jeunes et soucieuses de proclamer leur idéal. On a cessé de faire reproduire les chefs-d'œuvre qui disparaissent sous les couches accumulées de vernis et l'on accorde les murs neufs des bâtiments nouveaux avec l'art des jeunes professeurs.

PH. BURTY.

MUSIQUE EXOTIQUE

Musique hongroise, musique roumaine, musique algérienne, tunisienne, arabe, musique annamite, javanaise, canaque : il y a de tout cela à l'Exposition. Toutes trouvent des auditeurs passionnés et courageux ; car c'est du courage qu'il faut parfois pour affronter cette musique exotique, plus déchirante et tout aussi harmonieuse que les motifs favoris de nos *marchands de robinets* ; j'en excepte, bien entendu, les orchestres hongrois et roumains, composés de véritables artistes et dont les concerts sont des plus intéressants et des plus suivis.

Chose singulière, toutes les mélodies orientales sont tristes : qu'elles viennent du Caire ou de Java, de Tunis ou de Saïgon, elles sont empreintes d'une sorte de mélancolie bruyante qui n'est pas sans saveur : on croirait entendre un poète élégiaque chanter le déchirement de son âme sur le mirliton.

Allez un après-midi, vers quatre heures, à l'Esplanade des Invalides, aux environs de la maison kabyle : vous y entendrez la Noubas des tirailleurs algériens. Ils sont là une vingtaine de forts gaillards, à mine réjouie, au teint noir, aux dents blanches, très fiers de la curiosité qu'ils excitent, pleins d'entrain et de gaieté : il semblerait, à les voir, qu'ils vont exécuter quelque air de danse mouvementé et bizarre... et dès qu'ils sont rangés en cercle autour de leur chef, un souffle de tristesse semble passer sur eux, et c'est



MANUFACTURES NATIONALES. — Tapiserie exécutée à la manufacture des Gobelins, d'après M. P.-V. Galland, pour la galerie d'Apollon au Louvre.



BEAUX-ARTS. — LA MORT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT, tableau de M. Albert Maignan.

une sorte de mélodie d'une mélancolie navrante qui sort de leurs instruments. Les flûtes piaulent, les darboukas grondent, les clarinettes se trémoussent, les mains scandent sur la peau tendue des tambourins un rythme assez rapide, et pourtant l'ensemble est triste, triste comme un chant d'inconsolable rêverie.

Les titres des morceaux indiquent bien, d'ailleurs, la couleur de cet art étrange : *Tal Eddor alia* (Mon tourment est bien long); — *Ya radi l'Bahdja* (O toi qui vas à Alger la belle); — *Ya Ahmed, ya Khouïa* (O mon Ahmed, ô mon frère); — *Ter der alia* (Tu m'abandonnes!); — *Amreh ma sedoukh* (Ne perds jamais la raison...), etc.

Et ce qui ajoute encore au charme pittoresque de la scène, c'est le décor dans lequel elle se passe : la vague odeur d'encens et de musc qui caractérise l'Orient flotte dans l'air; au milieu de la foule qui se masse autour de cet orchestre exotique, sous les portiques mauresques, le long des arcades blanches, circulent des personnages noirs, jaunes, bronzés; on se heurte à des femmes voilées jusqu'aux yeux, on coudoie des vestes bleu de ciel, orange ou vert pistache; c'est à se croire débarqué subitement dans quelque escale barbaresque, et le spectacle est ainsi composé que nos paletots sombres et nos figures pâles sont aussi bien pour ces exotiques une curiosité que pour nous leur teint hâlé et leurs robes éclatantes.

Ah! ce qu'ils pensent de nous, ces Orientaux, ce qu'ils pensent de nos monuments, de nos fêtes, de nos enthousiasmes, qui le saura jamais! Peut-être, après tout, qu'ils n'en pensent rien, et que, dans leur indolence musulmane, ils assistent au spectacle étonnant qui leur est offert sans le juger et même sans le voir.

Pourtant on connaît les *Impressions de voyage* que l'un d'eux a notées et envoyées à sa famille. C'est un *Okanda* qui se trouve à l'Esplanade des Invalides et qui a prié M. de Brazza de vouloir bien transmettre au Congo des nouvelles de la colonie sénégalaise.

« Dis à tous les Okandas qui nous conseillaient de ne pas aller si loin que le voyage s'est bien passé et que personne n'a été malade. Et tout le monde est bien content ici, et nous mangeons de la viande tous les jours... nous sommes, ici, dans une ville où il y a tellement de monde que les blancs sont serrés comme des plants de maïs dans un champ; et il faut dire à tout le monde que, lorsque nous rentrerons, nous aurons tant de choses à dire sur ce que nous avons vu, que nous

pourrons parler pendant des mois entiers avant d'avoir fini. »

— *Nous mangeons de la viande tous les jours!* c'est encore là ce qui le frappe le plus, le bon Okanda, et peut-être trouvera-t-il dur de se remettre au régime des légumes secs, quand il sera rentré dans son village... Dangereux bienfaits de la civilisation!

G. LENOTRE.

MORT DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Tableau de M. Albert MAIGNAN.

« Et ayant tout pillé, ils laissèrent le cadavre nu sur le pavé de la salle. Il resta ainsi jusqu'à la troisième heure. » (Orderic Vitale.)

C'est la traduction fidèle de cette légende que l'artiste a rendue en peinture avec un sentiment dramatique des plus saisissants. L'abandon de ce cadavre jeté violemment de sa couche sur les dalles archaïques de sa demeure, ces coffres brisés, ces sacs vides de leurs trésors, racontent bien la fin tragique et banale à la fois du glorieux conquérant.

C'est une des œuvres les plus caractéristiques de M. Albert Maignan, une de celles qui attirent le plus le visiteur de nos belles galeries des Beaux-Arts dans leur palais du Champ de Mars.

Si la note est lugubre, elle n'en est pas moins intéressante; l'artiste a, d'ailleurs, mille ressources et sait aussi bien faire sourire que frémir, charmer que terrifier; dans tous les cas, sa peinture donne des impressions qui restent pour la plus grande renommée de celui qui a su les exprimer.

LES PAYS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION

LE MEXIQUE

Un des États étrangers dont la participation officielle prend un caractère politique très significatif, c'est le Mexique, avec lequel le gouvernement français a renoué des relations qu'avait brisées l'Empire. Glissons, n'insistons pas.

Nous tenons à nous arrêter, par contre, sur le fait de l'indiscutable sympathie que les Mexicains ont, de tout temps, hautement manifestée pour nous. En effet, parmi les personnalités les plus marquantes, parmi les physionomies bien boulevardières, dans la foule des hôtes du grand monde cosmopolite, on compte de nombreux citoyens de la vieille terre des Montézuma.

Tout Paris connaît, entre autres, les Yturbe, dont l'hôtel seigneurial, avenue du Bois-de-Boulogne, est situé presque en face de l'ancienne demeure du duc de Nemours. Les Yturbe sont, incontestablement, les Rothschild du Mexique. La légende les fait descendre des anciens rois du Pérou. Et, vraiment, leur fortune est deux fois péruvienne.

On sait encore que les réceptions du ministre du Mexique en France, M. Ramon Fernandez, un homme du monde et un savant, ont toujours été des plus recherchées et des plus suivies. Rappelons que M. Fernandez, qui se trouvait au delà des mers depuis quelques mois, a eu l'exquise délicatesse de rentrer à Paris pour les fêtes du 6 mai.

Il est à propos de ramener l'attention sur la conduite suivie par le gouvernement mexicain lorsque la France convia les nations à l'Exposition Universelle de 1889. Le général Porfirio Diaz, président de la République du Mexique, fit mettre immédiatement à l'étude, sous la direction de M. le général Pacheco, ministre du Commerce, le projet d'organisation de sa participation. On convoqua à Mexico les exposants, établissant ainsi une sorte de concours restreint et préparatoire à celui de Paris.

Le 25 janvier 1889, le président de la République, le général Diaz, se rendait à l'École des Mines pour y visiter cette exposition, tout particulièrement remarquable par les produits naturels et matières premières: bois précieux, plantes textiles et médicinales, et par les collections de minerais les plus variées et d'une richesse incomparable. On y voyait aussi des ouvrages en bois, des objets et instruments en fer fondu et forgé, des machines agricoles, des selles de chevaux (on sait que tout Mexicain est bon cavalier), des tissus des États de Puebla, de Durango, Coahuila, des costumes caractéristiques du pays, des ouvrages en coquillages, etc., enfin une serviette destinée au président de la République française et sur laquelle est brodé, en soie noire, l'hymne national mexicain.

Tel est, en quelques mots, et dans ses grandes lignes, le résumé du concours mexicain à Paris. On pourrait ajouter encore que le gouvernement de l'État de Yucatan a fait dresser un plan de la péninsule; que, sur la commande du ministère des Travaux publics, un éminent géographe, M. Antonio Garcia Cubas, a rédigé un tableau géographique, statistique et historique du Mexique et qu'un patient collectionneur a réuni dans un album les spécimens les plus divers et très curieux du papier timbré en usage au Mexique depuis le règne de Philippe IV, en 1640, jusqu'à nos jours, en l'an 1889. Sans contredit, la pensée du collectionneur est très originale.

Le Mexique, comme la République Argentine et le Chili, a fait construire en fer son palais du Champ de Mars, de façon à pouvoir l'emporter après l'Exposition. Les auteurs du palais sont: M. Penafiel, architecte, et M. Anza, ingénieur-constructeur, tous deux Mexicains. Les motifs en sont empruntés à l'ancienne civilisation du pays. C'est une masse pyramidale dont les façades ont 70 mètres de long et 14 mètres de hauteur, sans autre ouverture que le grand portail du milieu. La lumière y pénètre par la toiture, qui est vitrée. Tout autour de ce lourd monument on remarque des décors et figures en relief; les premiers sont copiés sur les anciens monuments nationaux, les autres représentent les dieux et les anciens empereurs. Comme les matériaux de construction étaient jadis, au Mexique, plus durs que les outils dont pouvaient disposer les constructeurs et les décorateurs, les bas-reliefs ne sont naturellement qu'indiqués; ils ne se dégagent pas nettement selon l'art ancien du monde européen. C'est une architecture dès longtemps disparue et ressuscitée en l'honneur de l'Exposition, mais le tout est très réussi au point de vue historique. Il ne faut, certainement, y chercher ni la grâce ni la gaieté, mais c'est du vrai.

La commission mexicaine à l'Exposition de Paris fonctionne sous la présidence de M. Diaz Mimiaga, commissaire général, assisté de M. Garcia Coude, consul du Mexique au Havre, et de M. Manuel Payna, consul général du Mexique à Santander. M. Diaz Covarrubias, qui

assistait également le président dans ses hautes fonctions, est aujourd'hui décédé. La perte de ce dernier a laissé bien des regrets, car M. Covarrubias, ancien sous-secrétaire d'État aux Travaux publics, et, quand il est mort, consul général du Mexique à Paris, était un homme de science d'une grande valeur.

M. Diaz Mimiaga a été pendant longtemps premier secrétaire de la légation du Mexique à Paris; de Paris, il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, dans l'Amérique centrale; élu ensuite député au Parlement, il ne tarda pas à être investi des fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères. M. Payna, ancien ministre des Finances, est un écrivain de talent.

Les membres délégués de la commission mexicaine récemment arrivés à Paris sont : MM. Manuel Florès, Gaspar Salas, José Ramirez, Rodrigo Valdez, Agustin Chavez, Joaquín Beltran, Manuel Rivera, Manuel et Javier García Torres, Huidolzo de Azua, José C. Segura, Fernando Velasquez, Ricardo de M. Campos, Enrique Ward, Leonardo Apostela, Lorenzo Caraza, Armando Ramirez, Francisco Cerro, Adrian Gheude, Angel Hernandez, Luis Leon, Antonio Espindola, Miguel Perez, Ignacio Lima, Alberto Iberry et José Perez, et on annonce en outre la prochaine arrivée de nouveaux délégués : MM. Alfred Bablot et Eduardo Zarate.

On peut voir par ce qui précède, qu'en disant, au commencement de cet article : le Mexique a voulu donner une signification politique toute particulière à sa participation à l'Exposition, nous étions parfaitement dans le vrai.

CH. ALBERT.

LES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION

LA SIRÈNE

C'est une après-midi qu'elle a fait entendre pour la première fois son cacophonique mugissement. L'effet produit a été immense. Les promeneurs de l'Exposition se sont arrêtés pétrifiés, toutes les conversations ont cessé. Il y a eu une anxiété générale, au point que les Tziganes ont cessé un moment de jouer *Estudiantina*, ce qui, chez eux, est un fait rare, indice de graves perturbations.

Inquiet, chacun cherchait de quel orage lointain venait ce terrible éclat de tonnerre, quel tremblement de terre avait fait gémir les entrailles du sol; on se demandait si les membrures de la Tour de fer n'avaient pas craqué longuement et n'allaient pas s'effondrer sur la foule.

Et le bruit était si intense, répercuté sur les bords de la Seine, répété par les échos des palais, qu'il semblait venir de partout ensemble, et qu'on ne pouvait discerner s'il descendait du ciel ou montait du Champ de Mars...

Il venait du Trocadéro, tout en bas du jardin, d'un petit chalet grand comme ça, caché sous les arbres. Construction plus que modeste, tenant de l'usine par la simplicité de son aspect, de la maison de garde par l'exiguïté de ses proportions.

Assez banale en somme, sans le pavillon de cuivre d'une immense trompette, visible du premier coup d'œil, qui traverse son toit.

C'est de là que vient tout le bruit. Un bruit effroyable, intense comme le rugissement d'une

armée de lions, harmonieux comme le reniflement de cent mille nez formidablement enrhumés. Un bruit de trompettes, mais de ces trompettes de Josué dont le son renversa les murailles de Jéricho ou plutôt de celles que les archanges emboucheront pour réveiller les morts.

Scientifiquement parlant, ce n'est pas une trompette, mais une sirène, ce qui est bien différent, comme je ne tâcherai pas de vous l'expliquer, crainte de détails oiseux ou obscurs.

Cet appareil a été fabriqué et exposé par MM. Sauter et Lemonnier.

La sirène est un appareil dont les dimensions sont très variables. Il y en a de petites dans les laboratoires de physique et qui sont presque musicales. Il y en a d'énormes sur nos côtes, qui avertissent les navires au large des récifs dont ils approchent à travers le brouillard. Elles font un vacarme tonitruant qu'on entend, quand le vent est favorable, jusqu'à treize et quinze kilomètres, comme celle du Trocadéro.

Le principe de la sirène est des plus simples, et très connu de quiconque a ouvert une physique élémentaire.

La sirène se compose essentiellement d'un tambour cylindrique et, au-dessus de ce cylindre, d'un disque qui peut tourner sur lui-même comme une roue.

La surface supérieure du cylindre et le disque sont percés de trous disposés circulairement.

Ces trous sont inclinés de telle façon que l'air amené d'une soufflerie dans le cylindre, par un tuyau adducteur, produit une impulsion sur les parois des ouvertures du disque.

Celui-ci se met en mouvement. Et ce mouvement, plus ou moins rapide, produit un son plus ou moins aigu...

Voilà tout.

Ce dispositif reproduit dans d'énormes proportions est tout le secret de la sirène du Trocadéro.

Celle-ci est actionnée par l'air comprimé, comme les petites sirènes de physique. Mais, ici, l'air comprimé n'est plus obtenu par une soufflerie à pédales, il est fourni par un moteur à air chaud d'une assez grande puissance.

La machine absorbe, en effet, une quantité considérable de travail, et l'on calcule que, si elle marchait d'une façon continue, elle emploierait une force d'environ soixante chevaux.

Aussi ne lui fait-on émettre que des sons intermittents, de telle sorte que l'air comprimé, emmagasiné dans des réservoirs, ne se dépense qu'à petites doses.

Sa quantité est toujours suffisante pour assurer le fonctionnement de la sirène pendant la mise en marche du moteur à air chaud.

Faute de ces précautions, la sirène ne peut fonctionner à temps et n'est plus d'aucun secours. Le paquebot la *Victoria* en a fait l'an dernier, près de Calais, je crois, la triste expérience.

Les transatlantiques ont à leur bord des sirènes de dimensions moindres, afin de s'avertir et de se signaler les uns aux autres.

Nous avons dit que la sirène du Trocadéro peut être entendue jusqu'à 13 kilomètres : à contre-vent, elle n'est entendue qu'à 3,000 mètres environ.

Son mugissement serait, en général, perçu de tout Paris, si notre ville, par le relief de son terrain et par le dispositif de ses maisons, qui forment écrans pour le son, n'avait une acoustique particulièrement défectueuse.

L'Administration de l'Exposition avait pensé à utiliser le cri de la sirène pour indiquer les heures d'ouverture et de fermeture de l'Exposition; mais finalement on a préféré le canon de la Tour, qui est plus prestigieux.

L'appareil du Trocadéro, que les badauds maudissent aujourd'hui, est destiné au phare de la pointe de Barfleur.

Peut-être gardera-t-il les vaisseaux de nombreux naufrages, peut-être évitera-t-il bien des deuils, des chagrins, des misères...

Que les visiteurs de l'Exposition y songent, et qu'ils aient un peu plus de considération pour cet utile instrument — quelque douloureux qu'il soit pour leurs oreilles.

ÉMILE DURET.

LISTE OFFICIELLE

DES

MEMBRES DU JURY DES RÉCOMPENSES

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

(Suite)

CLASSE 21

Davoust, fabricant de toiles cirées, membre du jury des récompenses à l'Exposition d'Anvers 1885.

Duplan, membre du Conseil municipal de la Ville de Paris.

Légrand (Victor), fabricant de tissus pour ameublement, juge suppléant au tribunal de commerce de la Seine.

Tresca (Édouard), ancien fabricant de tissus d'ameublement, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

CLASSE 22

Folot (Félix), fabricant de papiers peints, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Gillon (Émile), fabricant de papiers peints.

Leroy (père), fabricant de papiers peints, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

CLASSE 23

Cardeilhac (père), fabricant de coutellerie et d'orfèvrerie, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Galante, fabricant d'instruments de chirurgie, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Mermilliod, fabricant de coutellerie, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Piault (Jules), fabricant de coutellerie et orfèvrerie, membre de la Chambre de commerce, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

CLASSE 24

Chenaillier (Henri), ancien fabricant d'orfèvrerie, membre du jury des récompenses à l'Exposition d'Anvers 1885.

Falize (Lucien), orfèvre-joaillier, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

Odiot, fabricant d'orfèvrerie, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Poussielgue-Rusant, fabricant d'orfèvrerie religieuse, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

(A suivre.)

LES JARDINS AU CHAMP DE MARS

Dès le moment où l'Exposition de 1889 fut chose résolue, on songea à préparer les jardins.

Les projets furent arrêtés dès le mois d'août 1887, et l'on procéda aussitôt au nivellement et au piquetage des allées, des pelouses, des vallonnements et des massifs. En octobre et en novembre de la même année, on apportait la terre végétale et l'on se hâtait d'amener en

chariot les arbres destinés aux massifs, ou appelés à figurer isolément dans les pelouses.

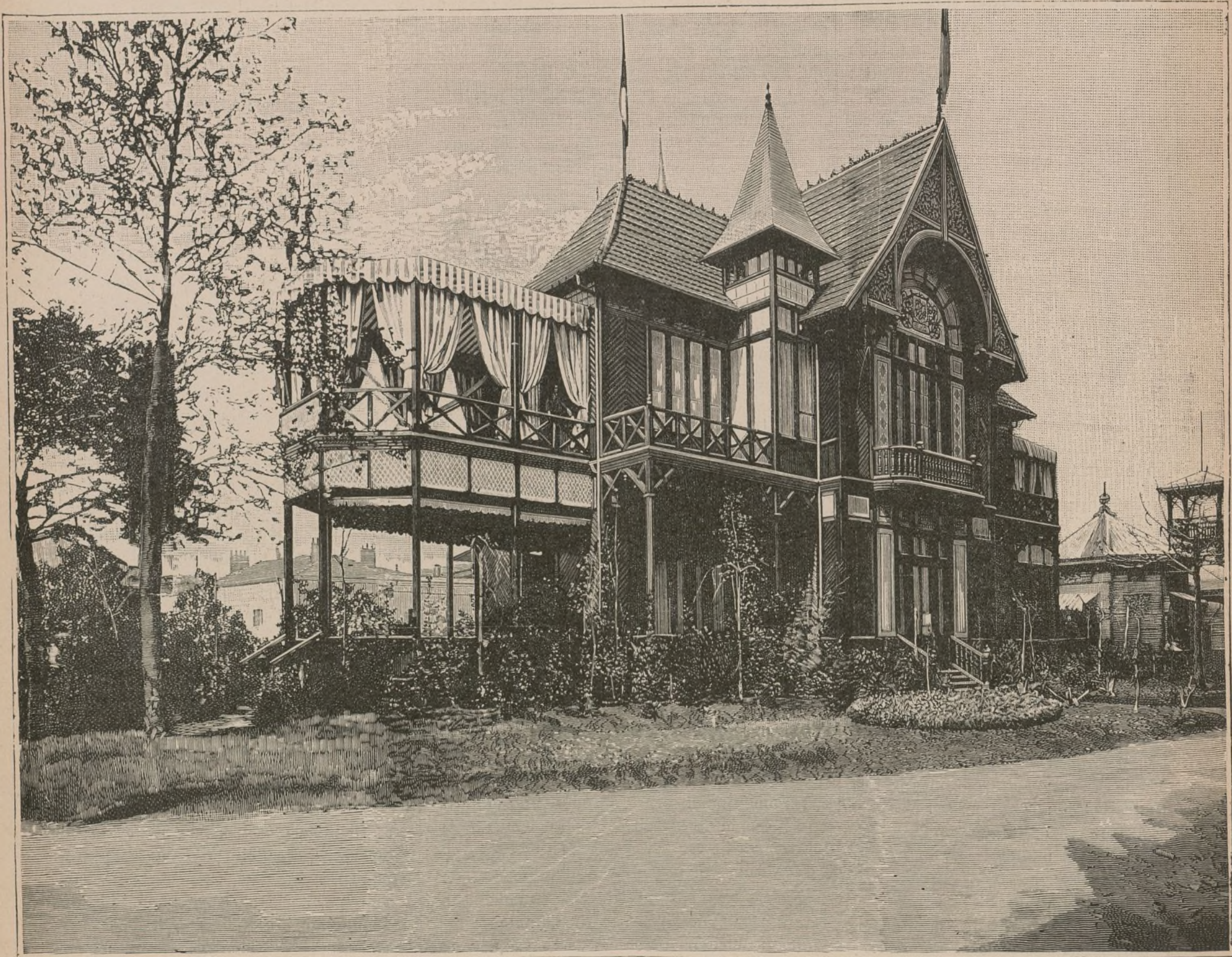
Au commencement de 1888, on avait ainsi mis à leur place définitive plus de quatre cents gros arbres d'essences variées.

Tous ces travaux ont été exécutés sous la direction de M. Laforcade et sous la surveillance constante de M. Alphand.

D'autre part, la municipalité de Paris avait, au bois de Boulogne, des spécimens uniques dont elle a permis le transport au Champ de Mars; ils font l'admiration des connaisseurs et du public.

Il y a de tout parmi ces sujets rares: des érables, des bouleaux aux feuilles dentelées, des catalpas, des gainiers, des cytises chargés de grappes jaunes, des plaqueminiers, des féviers, des noyers, des mûriers, des peupliers, des robiniers, des sorbiers, des ormes, des tilleuls argentés, des virgiliers.

On peut compter dans les jardins du Champ de Mars plus de quatre cents variétés d'arbres d'ornement ou forestiers, et plus de six cents variétés d'arbustes de toutes familles, à feuilles persistantes ou à feuilles caduques. On aura rarement vu une collection aussi complète, et



LE PAVILLON DE LA RÉPUBLIQUE DE GUATEMALA. (Voir page 197.)

jamais peut-être une collection composée d'aussi beaux sujets.

Et que de peines, que de soins, que de précautions pour transporter ces arbustes, pour les planter et les acclimater dans leur nouveau sol! On les voyait tantôt enveloppés dans des huttes de paille pour les abriter du froid, tantôt recouverts d'immenses toiles pour les garantir d'un soleil trop ardent.

Le jardin compris entre le Palais des Beaux-Arts et le Palais des Arts libéraux mesure environ cinq hectares. Il est en contre-bas, entouré de terrasses à balustrades, auxquelles on accède par de vastes perrons.

Au pied de ces balustrades sont des plates-bandes de rhododendrons, qui étaient en pleine floraison ces jours derniers, et faisaient l'admi-

ration de tous les visiteurs; de distance en distance on a planté de superbes magnoliers.

Sur les terrasses, on a placé soixante palmiers hauts de quatre à cinq mètres, qui sont exposés par MM. Besson frères, de Nice; jamais on n'avait vu à Paris une aussi belle collection de *Chamerops excelsa*.

Le centre du jardin est occupé par une vaste pelouse, qui est coupée de plates-bandes et de massifs, dont les fleurs sont sans cesse renouvelées suivant les saisons, et cela jusqu'à la clôture de l'Exposition.

Au-dessus de ce jardin se trouve un autre jardin compris entre les galeries des Industries diverses, devant le Dôme central, et qui mesure trois hectares. Au centre, un tapis vert avec des fleurs, entre les pavillons de la Ville de Paris

recouverts de plantes grimpantes et entourés d'arbustes. Des rangées de platanes plantés il y a plus d'un an, et bien repris, se trouvent entre les galeries des restaurants et les pavillons de la Ville de Paris, formant promenades.

Il a fallu deux maîtres comme M. Alphand et M. Laforcade pour mettre toutes choses en bonne place, pour ménager des points de vue, pour prévoir les effets, pour arrêter et attacher la vue par mille séductions.

Aussi hâtons-nous de dire que les jardins du Champ de Mars sont un des plus grands succès de l'Exposition. Le public sait gré aux organisateurs de l'Exposition de lui avoir ménagé de la verdure à profusion, des bosquets, des fleurs et de l'ombre produite par de vrais arbres, non plus étiolés et agonisants comme en 1878.



SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

LES BEAUX-ARTS

LES VOIX DU TOCSIN, tableau de M. Meignan.

